

PLUTON

Retour critique par **Agathe Foucault**
- Reporter Audacieux 2015-16 -

Le 18 septembre 2015, Agora de la danse

Des années les séparent et pourtant, c'est un ensemble dynamisant auquel on assiste, à la première de *Pluton*, à l'Agora de la danse, mercredi 16 septembre dernier. Quatre opus, quatre intimités, quatre étrangetés et ouvertures à nous.

Un à un, ou deux à deux, ils s'avancent, à tâtons, à la rencontre d'un public de plusieurs générations, qui ne demandent que d'oublier le vertige du temps qui sépare les interprètes de leur chorégraphe. Ingénieusement, Katya Moutaignac propose un concept simple et riche : un jeune créateur se voit jumelé à un danseur sénior. Ainsi, Nicolas Cantin explore Michèle Febvre, Jean-Sébastien Lourdaï s'embarque avec Linda Rabin, Virginie Brunelle compose un duo avec Daniel Soulières et Ginette Laurin, Catherine Gaudet crée avec Louise Bédard. Proposé en forme courte, de 20 minutes chacun, les opus portent tous un propos tangible, un regard sur l'humain, exploré en diverses avenues. Chaque chorégraphe a la liberté d'aller où bon lui semble, ce qui crée un ensemble de quatre spectacles différents, parmi lesquels on peut tisser des liens. Ou pas.

La soirée s'ouvre sur une reprise de *Cheese*, présenté déjà en 2013, par Nicolas Cantin et Michèle Febvre. Face à nous, la danseuse d'expérience délivre des souvenirs de son passé, anecdotiques, sans chaos. Le temps s'écoule lentement, les propos se répètent, la salle attend. Tranquillement, on entre dans une spirale étonnante, où la représentation et la vie sont drôlement mêlées. Les nombreux procédés de distanciation nous sortent du théâtre, nous obligent à participer à l'échange. Cantin intervient sur scène, et la scène rembobine. C'est une répétition dans un spectacle et un spectacle qui se répète. Un incessant ballet de la réalité à la fiction qui questionne les limites du vrai, le noyau de l'authentique.

Ensuite, exploité de mille façons, le portrait touchant et dérangeant d'une femme en mal d'expression est mis de l'avant par Catherine Gaudet et son interprète éclatante : Louise Bédard. Avec une gestuelle précise, où le rythme et le corps se brisent et se reconstruisent continuellement, elles arrivent à mettre en lumière le phénomène d'étouffement au devant du monde, d'emprisonnement du soi. Des hectares de souffrance contenus dans un corps de femme pâle, expiant à chaque pas, combattant pour chaque bouffée d'air, devient une ode aux malades qui luttent, aux morts qui vivent parmi nous. Une ode au courage des mis en échec de la société, à la solitude qui s'agrippe aux autres pour s'affranchir d'elle-même. Une ode à la danse, qui dit tout sans forcer, et qui disparaît en nous laissant nous taire.

Virginie Brunelle, quant à elle, sait raconter tendrement, dans une esthétique chaude et une musique ponctuant la fable, la commune histoire d'amour, sans la magnifier. Davantage orienté vers le couple et ses difficultés, elle évite de tomber dans la démonstration d'une relation charnelle et sporadique, trop souvent associée à la jeunesse. Sans enfermer les protagonistes dans un univers exclusif, on peut enfin voir sur scène la beauté d'un amour qui résiste à l'érosion, qui préserve sa sensualité et réconcilie âge et passion. Finalement, Jean-Sébastien Lourdaï, par la voix des sens, entraîne Linda Rabin dans une danse douce et mystérieuse, presque langoureuse sans l'appuyer. Comme dans un rêve, elle traverse l'espace sans jamais s'arrêter, représentante de l'activité incessante et discrète de nos corps qui cherche à exister.

Les idées, marquées de la trace unique de chacun des jeunes chorégraphes, prennent corps dans des années de vie et de scènes, dans des empreintes vivantes d'un paysage dansé qui a fait sa marque à travers le monde. Dénudée, parfois agrandie par des rideaux complètement ouverts, la scène laisse toute la place aux interprètes. À nouveau, après plusieurs années pour certains, ils ont leur corps pour tout posséder, pour écrire au plancher et dessiner l'espace. Ils ont nous pour les refléter, leur renvoyer la balle dans un échange simple, au mécanisme automatisé par des partitions bien écrites. En effet, que ce soit Michèle Febvre ou Louise Bédard qui s'adressent à nous directement, ou bien Daniel Soulières, Ginette Laurin et Linda Rabin qui nous partagent leur souffle, yeux dans les yeux, le quatrième mur s'évapore au profit d'un dialogue d'un corps à plusieurs. Le rapport frontal, l'adresse au public et la proximité aux spectateurs prolongent donc ingénieusement l'idée initiale de rencontre : Passant des chorégraphes aux danseurs, et des danseurs à nous. Partageant souvent la lumière scénique, le public est intégré à la danse, rehaussant l'intrusion dans l'intime.

Incommunicabilité, solitude imposée mais aussi camaraderie et amour sont au rendez-vous. Un écho multiple, qui gratte nos coquilles pour y déposer une pensée en partage.



Ginette Laurin & Daniel Soulières dansent pour Virginie Brunelle / Photographe : Nicolas Ruel



Louise Bédard danse pour Catherine Gaudet
Photographe : Nicolas Ruel

Une création **La 2^e Porte à Gauche**
Une coproduction
Danse-Cité / Agora de la danse
Présentée du 16 au 19 septembre 2015
à l'Agora de la danse